

5<sup>ème</sup> dimanche de l'année A. 5 février 2017.

La comparaison du sel et celle de la lumière apparaissent plusieurs fois dans les évangiles. Marc, par exemple, conseille : « Ayez du sel en vous-mêmes et vivez en paix les uns avec les autres » (Mc 9, 50). On comprend que le sel pourrait être ce petit plus qui change tout dans la relation avec les autres, quelque chose qui ressemblerait à l'attention aux autres, la bienveillance ou encore l'humour ou l'art d'être présent aux autres. Luc aussi s'intéresse à ces images. Il attribue à la lumière le rôle d'attirer dans la maison ceux qui sont à l'extérieur. C'est tellement important qu'il le mentionne deux fois. Pour lui, « on met la lumière sur le lampadaire pour que ceux qui pénètrent voient la lumière » (Lc 8, 16 ; 11,33). Luc devait penser à l'accueil des nouveaux chrétiens dans la communauté et à ce qui devait être fait pour que ceux-ci aient vraiment accès à la lumière qu'est Jésus. Mais aucun de ces évangélistes n'a osé ce que Matthieu a affirmé : « vous êtes le sel de la terre...vous êtes la lumière du monde ».

Quelle différence pouvons-nous faire entre avoir du sel et être le sel ? Ce que nous avons, nous pouvons en disposer, nous en servir ou le laisser dormir, nous vanter de le posséder ou l'oublier. C'est plutôt le contraire, pour ce que nous sommes, dont nous ne pouvons pas nous séparer : nous sommes possédés par ce que nous sommes. Ensuite, tant qu'il s'agit de faire quelque chose avec ce qu'on a, on est dans la morale. Par contre, avec ce qu'on est, il s'agit moins de faire que d'être : on est dans le vital. Quand il s'agit d'être, on n'a rien en main que soi. L'enjeu, c'est notre existence.

Dans l'évangile de Saint Jean, c'est Jésus qui est la lumière, ce que nous acceptons très volontiers. Mais qu'il dise que nous sommes la lumière, cela nous paraît exagéré. Apprenons que Jésus ne revendique rien pour lui qu'il ne revendique pour nous. Loin d'être un propos flatteur, l'affirmation que nous sommes la lumière du monde nous met au monde, nous donne à lui, nous consacre à lui. La lumière du monde, c'est la lumière pour tout le monde. Le propre de l'homme est d'être là pour les autres hommes. Tout ce qui est dit de nous dans notre petit passage d'évangile ne fait que nous orienter vers nos semblables. Le sel de la terre est un sel pour la terre, sinon il est méprisé *par les gens*. De même, la lumière est comme une ville sur la montagne, bien visible car destinée à offrir un refuge au voyageur. La lampe est *pour ceux qui sont dans la maison*. Les œuvres bonnes ne sont bonnes que si *elles brillent pour les hommes*. Alors seulement, elles rendent gloire au Père du ciel. L'enjeu, c'est notre existence en tant qu'être reliés aux autres.

Le propre du sel est de mettre en valeur le goût des aliments et de les conserver. Ce qui est apporté ici, c'est la saveur de l'existence et sa dimension durable, ce qui n'est pas rien. Mais ce que Saint Matthieu nous dit, c'est que le sel, c'est nous-mêmes. Aucun sel ne pourra être donné sans y mettre de nous-mêmes. Ce serait le cas d'un sel qui s'affadit, qui ne serait alors plus ce qu'il est. Mais le Seigneur s'obstine à voir en nous autre chose que des éteignoirs sombres et affadissants.

Le sel offre une image d'enfouissement. Il n'est bon que quand il disparaît, quand il se fait oublier. A l'inverse, la lumière donne une image d'élévation, mais c'est pour être disponible à tous. En somme, suffisamment visible pour être abordable voire corvéable et suffisamment discret pour être vraiment désintéressé. A l'inverse, le comble de l'erreur serait de chercher à être visible tout en se gardant d'apporter quelque chose. En première lecture, le livre d'Isaïe fait une liste des engagements qui qualifient la conduite d'une personne lumineuse, partageant le pain avec celui qui a faim, accueillant le pauvre chez lui, attentif aux désirs du malheureux, des choses qui peuvent mener loin, des choses concrètes, les seules qui plaisent à Dieu.